MORT, MAIS PAS TROP

Oshmonek

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Oshmonek

Mort, mais pas trop

© Le jardin d'Aphrodite - Avril 2017

Sommaire

Introduction **3**

L'immeuble **7**

L'université **15**

Piégée **23**

Dieu de l'amour **33**

Libérées ! **39**

Interaction **47**

Que se passe-t-il ? **51**

Introduction

Bon, alors, ça y est : je suis mort.

Oh non, ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous raconter ma vie par le menu, mes bons ou mauvais souvenirs ; non, rien de tout cela, juste que je suis mort. Ça a été violent et brutal : un camion m'a poussé hors de l'autoroute. Ce putain de chauffeur devait avoir roulé toute la nuit, et en s'endormant, il a mis 40 tonnes d'acier contre la portière de ma Clio.

J'avais 45 ans, une jolie vie, une femme merveilleuse, et des enfants enfin grands. Un boulot prenant mais sympa, et des amis. Mais voilà : je suis mort. D'un coup, sans prévenir.

Ce que je veux raconter, c'est ce qui s'est passé après.

Bah oui, après ! Moi qui pensais qu'il n'y avait rien après, je me suis trompé ; mais que de peu. Pas de lumière blanche, de parents aimés qui attendent à la porte du paradis, pas non plus de démons ou d'anges ailés. Non, rien de tout cela. Pas non plus de remake de *Ghosts*, le film où le héros parvient à communiquer avec sa chérie via une voyante un peu dingue. C'est juste que l'on se retrouve après.

Moi, au début, j'ai trouvé le temps long. Personne ne me voyait, je ne pouvais rien toucher ; j'étais simplement un fantôme errant dans les quartiers que je connaissais un peu. Aucune interaction possible avec le monde autour de moi. Le seul truc marrant, c'est que moi, je pouvais me voir, comme lorsque j'étais vivant. Bon, d'accord : *presque* comme quand j'étais de ce monde ; en fait, je

suis habillé comme le jour de mon décès, et si je retire mes fringues, j'ai peur de ne pas les retrouver : si je croise enfin quelqu'un, je ne veux pas être à poil ! Mais je n'ai croisé personne dans le même état que moi ; c'est aussi pour cela que j'ai trouvé le temps long. Personne à qui parler, personne qui aurait pu me dire ce que j'avais à faire. Parce que j'ai sûrement des trucs à faire. On ne reste pas comme ça sans rien foutre pendant l'éternité.

Je suis allé voir ma femme, mes enfants, ma famille, mais la peine que j'ai ressentie était si forte et douloureuse que je n'ai pu rester. Alors j'ai dû quitter mes proches, à regret ; mais c'était si horriblement douloureux... Et puis un matin, alors que j'errais sur les quais de la Seine, sous un pont de Paris, il s'est passé un truc.

Il y avait un couple de jeune gens : un homme d'une vingtaine d'années et sa copine. Enlacés, ils échangeaient un baiser langoureux. La jeune femme, sur la pointe des pieds, avait croisé ses bras autour du cou de l'homme. Habillés simplement, ils semblaient juste sortis de soirée. Il faisait chaud, et il ne portait qu'un jean et un débardeur. Le baiser était amoureux, mais chaste. Pas de mains baladeuses ou d'autres subtilités de ce genre.

Pris par je ne sais quelle idée, je me suis approché d'eux afin de les regarder de plus près. Je n'ai jamais été particulièrement voyeur, mais ma situation étant ce qu'elle était, je me suis approché presque a toucher leur visage ; et là, j'ai entendu ! J'ai entendu un imbroglio de voix dans ma tête. Leurs lèvres étaient toujours soudées, et j'ai compris que c'était leurs pensées qui venaient se mêler aux miennes. D'abord surpris, je me suis reculé. Puis, m'approchant de nouveau, je me suis appliqué à ne me concentrer que sur une voix ; alors j'ai réussi à comprendre ce qui se disait.

Lui se disait *« Elle est belle, cette petite ; j'aime l'embrasser. Elle a un goût de sucre... Je vais tenter de poser ma main sur sa fesse. »* De son côté, elle pensait *« Si sa main se pose sur ma fesse, je passe ma main sous sa ceinture et je lui caresse les siennes. »*

J'ai d'abord eu un geste de recul devant l'intimité de ce que je venais de surprendre, puis ma curiosité a repris le dessus et je me suis de nouveau approché pour les écouter. Les mots étaient clairs, comme s'ils s'adressaient à moi. Par provocation, et pour voir si eux aussi m'entendaient, je me suis mis à imaginer le jeune homme caressant à pleine main les petits seins de la jeune femme que je devinais au travers de son tee-shirt ; je me dis que j'aurais volontiers caressé cette poitrine. Et alors que je m'avançais vers eux avec cette idée, le garçon a passé sa main sous le débardeur et empoigné un sein, juste comme je venais de l'imaginer. Coïncidence ?

Je me suis approché pour écouter de nouveau.

« Hum... J'aime bien sa main sur mon sein. Et l'autre, alors ? »

J'ai alors pensé *« Bah oui ; et l'autre, alors ? »* Et là, le jeune homme a passé sa main sur l'autre sein pour le masser doucement à son tour. Étonnant !

Je me suis reculé pour contempler la scène. Le gars avait maintenant les deux mains sous le tee-shirt de la jeune femme, qui semblait trouver cela plutôt agréable. Pour vérifier si je n'avais pas imaginé une quelconque implication, je me suis approché de l'oreille de la jeune fille et lui ai glissé à haute voix (elle ne m'entendrait sûrement pas, mais il me fallait quand même essayer) :

— Il doit bander, ce petit salaud... Caresse-le !

Je me suis reculé à nouveau pour regarder. Sans lâcher les lèvres de son amoureux, elle a fait descendre sa main le long de la hanche de l'homme et a commencé à lui caresser le sexe à travers son jean.

Putain, ça marchait ! *« Alors, c'est donc ça, être mort ? On devient une sorte de manipulateur ? Alors voyons un peu où ce jeu peut me mener... »*

L'immeuble

Pas si simple de jouer avec les gens. J'ai essayé plusieurs fois sur d'autres personnes, sans succès. J'ai bien essayé d'influencer un chauffeur-livreur pour qu'il change de direction avec son camion, mais rien. Une secrétaire qui préparait un mail pour son patron, j'ai voulu qu'elle y ajoute une ligne où elle lui déclarerait sa flamme, mais le mail est parti sans même une hésitation, et surtout sans les conneries que j'avais soufflées. Non pas si simple...

Je cherche à comprendre comment cela a pu fonctionner une fois. Une simple coïncidence ? Étonnant, mais je trouve cela de plus en plus probable devant mes divers tentatives infructueuses. Depuis que je suis mort c'est le seul « truc » un peu rigolo qui me soit arrivé, alors je vais passer mon temps là-dessus. Bah oui, c'est que je m'ennuie terriblement.

Après avoir passé la journée à chercher un cobaye qui fonctionne, je me résigne à rejoindre le coin que je me suis trouvé pour passer la nuit. Depuis maintenant une quinzaine de jours, je me suis installé sur le toit d'un immeuble haussmannien, rue du Maine. Pourquoi là ? Je ne sais pas trop. J'ai toujours aimé ce quartier de Paris, et puis il y a de la vie tout le temps par ici. En montant les escaliers qui mènent aux étages puis au toit, j'écoute les bruits de la vie dans les appartements. Je connais maintenant tous les habitants de cet immeuble pour les avoir observés des journées entières.

Au premier, il y a une mamie, acariâtre et désagréable avec tout le monde dans le bâtiment sous prétexte qu'elle vit ici depuis 50 ans. Mais elle me fait rire parce qu'elle passe son temps à faire comme moi, à observer les habitants des lieux, cherchant toujours un truc désagréable à leur dire. À cette heure avancée, elle dort devant sa télé. Comment je le sais ? Ah oui, j'ai oublié de vous le préciser : les portes et fenêtres ne sont plus un obstacle, je passe et repasse au travers à ma guise. Plus simple ainsi de regarder les gens dans leur vie de tous les jours. Je m'ennuie tellement dans cette éternité délétère...

Au deuxième, il y a un couple, la trentaine, sans enfants. Des bobos pur jus, bien parisiens, cadres dans des multinationales, carriéristes et coincés. Ils passent leurs soirées avec d'autres bobos à se congratuler sur leurs diverses réussites de bobos. La vieille du dessous se plaint sans cesse du bruit qu'ils font. Ce que je ne comprends pas, car ils sortent tous les soirs et rentrent discrètement chez eux vers minuit, heure à laquelle mamie a pris ses cachets pour dormir.

Et pour finir, au troisième, il y a deux chambres d'étudiant, occupées par deux jeunes filles, qui sont si prises par leurs études que l'on ne se doute pas qu'elles sont là.

Il est une heure du matin, et je gravis l'escalier pour aller encore une fois regarder la ville du haut de mon toit. En arrivant au premier, j'entends mamie qui tempête contre les « bruyants » du dessus ; elle cogne au plafond avec son balai. Par curiosité, je monte à l'étage supérieur et entre dans l'appartement de mes jeunes cadres dynamiques et coincés. Ma curiosité est vite balayée par une surprise des plus frappantes : en effet, mes bobos sont rentrés chez eux, et au lieu de dormir bien sagement dans leurs draps de soie, monsieur est debout, nu, déambulant dans le salon et tenant au bout d'une laisse madame en tenue de cuir, à quatre pattes comme une petite chienne.

Voila un sujet amusant ; posons-nous un instant. Madame Bobo est plutôt bien gaulé : de longues jambes, des fesses rondes et pleines, une poitrine visiblement bien proportionnée. Elle porte des bas blancs, style *Dim Up*, et un ensemble de sous-vêtements rouge vif en cuir de belle qualité. Elle avance à quatre pattes dans le salon, menée à la laisse par son homme. Lui est nu, et plutôt bien bâti. Étonnamment, sa queue pend mollement entre ses cuisses ; à croire que la vue de sa belle ne lui fait aucun effet.

Moi, en bon voyeur que je suis devenu, je détaille la demoiselle et scrute chaque geste, chaque petit détail. Je tourne autour d'elle, épiant ses réactions, puisque lui ne semble pas en avoir. Je viens de remarquer quelque chose... Oui, je ne me suis pas trompé : elle a un plug anal qui dépasse du string rouge. Eh bien, voilà une femme que j'aurais adoré rencontrer dans ma vie d'avant !

Son homme cesse de la promener et lui demande de se mettre à genoux devant lui. Il tire sur sa laisse pour amener sa petite bouche sur sa queue toujours aussi molle. Elle obéit sans un mot et entreprend de sucer cette queue sans vie. La diablesse semble savoir y faire, et en quelques minutes de manipulations de la trompe flasque, elle obtient une belle queue rigide et de belle taille. Lui, toujours sans réaction, se contente de la regarder sucer.

« Putain, elle est belle ! Caresse-lui les seins, ils sont beaux... » Mes pensées sont si fortes que je crois qu'il a fini par les entendre. Il glisse une main dans le soutien-gorge rouge pour en faire saillir un magnifique sein à l'aréole fine et rosée. *« Tiens, cela fonctionne de nouveau... Défais son soutif, espèce de blaireau ! »* À nouveau, l'homme semble avoir été réceptif à ma pensée et libère enfin la poitrine magnifique de sa compagne. Ses seins ne sont ni trop petits, ni trop gros, et parfaitement galbés. Les pointes en sont tendues donnent envie de les sucer.

« Arrête de te faire sucer, et lèche-lui les nichons. » Faut décidément tout lui dire à ce nullos...

L'homme se recule, fait se relever la blonde et entreprend de lui embrasser les seins. La demoiselle semble surprise par ce regain d'intérêt et se laisse volontiers faire. Après avoir bien joué avec les mamelons durcis, il fait se tourner sa compagne, et sans préambule écarte la ficelle du string et lui enfile deux doigts dans la chatte qu'elle semble avoir fort humide. Les doigts s'activent sans peine au tréfonds de son sexe. Elle commence à gémir sous la caresse.

« Joue avec le plug ! »

Suivant mes consignes, il attrape le bout du plug de son autre main et entreprend de lui branler le cul avec le jouet qui me semble être de bonne taille. D'un coup il retire ses doigts, les fourre dans la bouche de madame Bobo et l'embroche d'un long coup de reins. La queue de son homme plus le plug, elle doit être bien remplie, et elle gémit de plus en plus fort. Ce type est une vraie machine !

Toujours sans la moindre réaction sur le visage, il lamine la blonde de plus en plus rapidement, sans ralentir. Elle jouit en criant, lui demandant d'arrêter pour reprendre son souffle, mais rien n'y fait : il continue à la labourer tout en lui branlant le cul avec l'objet métallique. Un instant il s'arrête et recule ; elle a à peine le temps d'afficher une expression de surprise sur son visage qu'il a retiré le plug, enfilé sa bite à la place, et enfoncé le jouet de métal dans la bouche pour qu'elle le lèche. Il reprend son rythme effréné de labourage et lui défonce le cul pendant de très longues minutes.

Je suis un peu abasourdi par la scène et la capacité de ce mec à tenir un rythme aussi puissant pendant aussi longtemps sur une fille aussi excitante. Je les observe sans un mot. Enfin une expression sur son visage me laisse penser que la fin est proche ; ils sont tous les deux en sueur et elle ne fait plus que crier et souffler. La voisine du dessous doit effectivement être aux premières loges !

« Tu vas lui décharger sur les fesses ! »

L'homme sort alors sa queue et lance de longs et épais jets de sperme sur le postérieur de sa compagne, obéissant sans s'en

rendre compte à mon dernier souhait. Elle semble repue, épuisée et surprise.

— Tu as changé tes habitudes : jamais tu ne touches mes seins, et c'est la première fois que tu ne me demande pas d'avaler ton sperme... Ça va, mon chéri ?

L'homme semble lui aussi surpris par ces changements.

— Bah je ne sais pas... On devrait peut-être varier un peu les plaisirs, non ?

Amusé, je laisse le couple à ses explications. Peut-être que grâce à moi, ils vont changer leurs habitudes et faire évoluer leur sexualité.

Je repars donc vers la cage d'escaliers, escaladant tranquillement la dernière marches jusqu'à l'appartement des étudiantes. Ici, pas un bruit, tout le monde dort. Dans une chambre de 10 m^2, on bosse ou l'on dort : on y vit rarement vraiment.

Les deux demoiselles sont assoupies et, en bon ectoplasme, je me contente de les regarder. L'une est cachée sous la couette de son petit lit, mais c'est la moins jolie des deux. L'autre, une brune aux jolies formes, est complètement découverte et ne porte qu'un tee-shirt type marcel, largement fatigué, qui laisse échapper par l'une des bretelles un sein rond et ferme. Le short, tout aussi délavé, contient avec peine une paire de fesses à peine trop larges. Il va falloir faire attention au Nutella si la demoiselle ne veut pas devenir trop ronde dans l'avenir ! Pour le moment, ce qu'elle m'offre à contempler est agréable, et je reste un instant immobile devant tant de richesses étalées sous mes yeux.

Je la regarde respirer ; sa poitrine qui se soulève régulièrement est divinement sexy. Ses lèvres bougent, elle doit rêver. Je ne comprends pas ce qu'elle murmure. Je m'approche de son visage pour tenter d'entendre ce qu'elle dit. Ce faisant, je me retrouve à la regarder de profil : joli petit menton, un nez bien dessiné et un front légèrement effacé, elle est vraiment mignonne. Je tenterai bien un truc...

Je m'approche de son oreille. Lorsqu'on dort, on est prétendument plus réceptif aux influences externes. Je murmure près d'elle. Pourquoi est-ce que je murmure ? De toute façon ma voix n'est pas perceptible, je pourrais tout aussi bien hurler. Non, je ne vais pas hurler, je vais lui demander quelque chose. Voyons si elle le perçoit.

— Caresse-toi...

J'ai dit cela doucement, dans le creux de l'oreille. Je me recule et l'observe : pas de réaction, hormis un mouvement de tête vers le mur, comme pour échapper à mes mots. Je recommence :

— Caresse-toi la chatte...

Sa main droite descend alors vers son micro-short et s'arrête.

— Allez, caresse-toi la chatte, tu en as envie...

Ses doigts reprennent leur route vers le vêtement, écartent doucement le bord du short et dévoilent une fine toison brune. Je l'encourage :

— Allez, je sais que tu en as envie...

À mon grand étonnement, elle susurre :

— Arnaud, mon amour, tu me fais faire n'importe quoi.

Arnaud ? Ce doit être son amoureux. Ses doigts sont maintenant en train de fouiller son sexe, caressant doucement son clitoris. Mais je ne vois pas bien car elle a la main dans l'échancrure du vêtement.

— Enlève ton short et écarte plus les jambes...

Vous allez dire que je suis vraiment un pervers ; mais à ma place, je suis sûr que vous ne feriez pas mieux. Je vous rappelle que je ne suis plus qu'un fantôme et que je n'ai plus aucune interaction avec le monde.

Pas farouche, la jolie brune se déleste du short, ouvre grand l'angle de ses cuisses, ce qui me permet d'admirer ce magnifique sexe de jeune femme de 20 ans. J'ajoute alors :

— Allez, ma belle, donne-toi du plaisir ; tu es si belle ainsi...

Mes mots doivent vraiment la toucher car je vois son sexe s'inonder, sa main s'activer sur son bouton de plaisir, et deux doigts s'enfoncer loin dans son vagin dégoulinant.

J'en suis là de mes observations quand une voix interrompt brutalement la séance :

— Que faites-vous là ?

Cette phrase a deux effets immédiats. Le premier, c'est que la belle endormie se réveille, les doigts gluants de plaisir et interrompt ses caresses, hébétée par ce réveil brutal et ne comprenant pas pourquoi sa colocataire hurle dans la chambre. Le deuxième, c'est ma totale surprise : elle m'a vu ! La surprise est de taille... La jolie brune, hébétée, ne comprend rien à ce que lui raconte sa colocataire. Hystérique, la deuxième locataire des lieux lui montre un endroit vide où est censé se trouver un type en train de la mater. Il y a un mec dans leur appart, là, juste sous son nez !

Les deux jeunes filles commencent à s'engueuler, l'une parce qu'elle ne comprend pas de quoi lui parle sa copine, l'autre parce qu'elle voit nettement un homme dans leur chambrette, homme qui la regarde en ce moment mais que sa camarade ne semble pas déceler. Devant les mots qui sortent à flots de la bouche de son amie, la brunette – qui se nomme Lauréline – saisit les épaules de sa copine qui, je viens de l'apprendre, se prénomme Karen et la secoue en lui disant :

— Mais tu vois bien qu'il n'y a personne ici ; tu as dû faire un cauchemar. Si quelqu'un était entré, je le verrais.

Lauréline hurle en me désignant du doigt :

— Mais je te dis qu'il est là ! Tu ne le vois pas ? T'es bourrée ou quoi ?

Elle se lève et avance vers moi d'un pas décidé, tente de me prendre le poignet, mais bien sûr ne saisit que du vide. La brune lui dit alors :

— Tu vois bien qu'il n'y a personne. En plus, je faisais un rêve génial avec Arnaud...

— Je dois être folle... Tu es sûre que tu ne le vois pas ? Parce qu'il est toujours là !

La brune se recouche, se recouvrant – à mon grand regret – de sa couette.

— Ouais, c'est ça ! Et la marmotte, elle plie le papier...

Karen est toujours debout près de moi. Voyant que son amie ne la croit pas, elle se tourne vers moi.

— Je ne suis pas folle ; vous êtes bien là ?

Coquasse, comme situation ! La jeune femme me voit clairement, sa copine la prend pour une folle, et moi je souris.

— Et ça vous fait rire, en plus ? Je vois des fantômes et ils se foutent de ma gueule ! Je suis vraiment barrée, moi... Je retourne me coucher, ça ira mieux demain.

Reprenant un peu mon sérieux, je me rends compte de ce que cela signifie pour moi : elle me voit ; je vais enfin pouvoir communiquer avec un être vivant. Peut-être même expliquer ma situation.

— Vous me voyez, mais pouvez-vous m'entendre ?

— Putain, pas si fort ! Vous allez réveiller tout l'immeuble !

Karen m'a répondu dans la seconde en se tournant vers sa coloc, mais cette dernière n'a visiblement rien entendu.

— OK. Alors, résumons : je peux vous voir, mais pas elle. Je vous entends, mais pas elle. Vous êtes qui ou quoi, au juste ?

Avant de lui répondre, je m'avance vers elle. D'un pas, je suis presque contre elle. Je pose ma main sur son épaule. Je ne ressens rien ; elle non plus, visiblement.

— Je voulais juste vérifier... Vous n'avez pas peur ?

Elle me regarde de la tête aux pieds.

— Non, vous n'avez pas l'air méchant ; c'est juste étrange. Mais comme je suis encore dans mon cauchemar, tout cela aura disparu demain matin. Maintenant, je vais retourner me coucher, et vous, vous allez partir. Allez, zou ! Dehors, l'ectoplasme !

Un peu étonné, je quitte la chambre de bonne, bien décidé à revenir demain à la première heure.

L'université

Vers 7 h 30 je redescends de mon toit où j'ai passé le reste de la nuit à cogiter. Je suis pressé de parler à Karen. J'ai aperçu Lauréline quitter l'immeuble il y a 15 minutes, se dirigeant vers l'arrêt de bus. Je sais que Karen est encore là.

J'entre dans le petit appartement. Si elle n'est pas dans la seule pièce, c'est qu'elle est dans la salle de bain ou les toilettes. Je traverse donc la porte du cabinet de douche et me retrouve dans la vapeur de la douche de la demoiselle. À travers la vitre, je la regarde se savonner et je découvre que je m'étais trompé : elle est jolie et bien faite. Des hanches rondes mais sans trop, des seins ronds et de taille correcte, et une paire de fesses à damner un... un quoi, d'ailleurs ? Parce que moi, des saints, j'en ai pas vus, et moi je suis tout sauf ça !

L'eau qui ruisselle sur la vitre m'empêche d'apprécier correctement le spectacle qui m'est offert ; je passe donc la tête au travers pour me rincer l'œil. Mauvaise idée : Karen, qui jusque là ne m'avait pas vu, se retourne et tombe nez à nez avec ma trogne. Elle crie, surprise, puis elle m'invective :

— Mais c'est pas vrai ! Non seulement je vois des fantômes, mais en plus ce sont des vicelards !

— Oh, pardon. Je ne pensais pas que vous pouviez me voir encore.

— Bah, ce n'est pas une raison pour jouer les mateurs...

Je me recule donc et l'attends hors du bac de douche. Quand elle ouvre la porte, elle se contente de passer la tête et, me regardant droit dans les yeux, ajoute :

— Sortez de la salle de bain ! Gros dégueulasse !

Dépité, je quitte la salle de bain et m'assieds sur son lit. Elle y a posé ses vêtements de la journée : un jean noir, un petit top forme polo boutonné devant, de couleur beige, et les sous- vêtements accordés.

Quelques minutes après, elle va pour sortir de la salle d'eau, mais se ravise et me lance :

— Sortez carrément de la chambre : je suis nue, et je ne tiens pas à vous laisser me mater le cul encore une fois.

Je m'exécute. Après ces mois seul, j'ai enfin trouvé quelqu'un qui me parle, alors je ne veux pas la froisser.

Quinze bonnes minutes plus tard, elle entrebâille la porte du couloir et d'un signe de la main me fait entrer à nouveau.

Elle est jolie, finalement, plutôt bien gaulée, et ses lunettes lui donnent un air plus... plus... plus femme. Elle a de jolis yeux, des lèvres fines, et elle a joliment maquillé le tout.

— Bon, vous voulez quoi, à part me reluquer ? Et puis vous êtes qui, ou quoi ?

Bien décidé à ne surtout pas rompre ce mince contact avec le réel, je lui raconte précisément ma situation. Elle ne semble pas tout comprendre, mais assimile vite les infos et finit par me dire :

— J'ai vu un vieux film comme ça, avec une actrice black des années 80... C'était quoi, ce navet ?

— Ghost, avec Demi Moore, Patrick Swayze et Woopi Goldberg. Et ce n'est pas les années 80, mais 90.

— Ah ouais... Nul ! Et puis je n'étais pas née, et les acteurs sont tous mort maintenant. Bref, c'est un peu comme dans le film, alors ?

Bon, il me faut vite écarter le parallèle avec ce film qui, soit dit en passant, n'est pas si nul et dont les acteurs sont presque tous

vivants, contrairement à moi. Bref, j'abrège sur ce sujet et lui dis carrément :

— Tu es mon seul contact avec le monde réel, ma vie d'avant.

— Tu veux retrouver ta femme, tes enfants ? Tu veux leur dire quelque chose avant de partir ?

— Partir ? Mais je ne sais même pas comment on fait ! Tout ce que je veux, moi, c'est comprendre ce que je fous ici et pourquoi justement je suis encore là.

Elle semble pensive d'un coup. Je comprends qu'elle analyse mes mots et la situation.

— Je ne vois pas ce que je peux faire pour toi.

Je dois dire que j'en sais foutre rien non plus, mais cela fait des mois que je ne parle à personne, et elle non seulement me voit, mais en plus elle échange avec moi.

— Je vais être en retard à mes cours, je dois te laisser. Tu vas faire quoi ?

— Je peux venir avec toi ?

Elle prend un air boudeur :

— Je vais avoir l'air d'une folle si l'on me voit te parler... Et puis tu veux faire quoi dans mes cours ?

Pas faux, mais je veux tellement continuer à avoir ce contact...

— Promis, je t'emmerde pas, mais je reste avec toi.

— OK, mais tu ne me déranges pas ; j'ai déjà du mal. Et puis Lauréline va carrément péter les plombs si je lui en parle encore.

C'est décidé, je la suis aujourd'hui.

Arrivé à l'université, je retrouve une ambiance que j'avais oubliée depuis le temps et qui me rappelle de bons moments. Karen a un cours sur l'histoire de l'art ; je l'accompagne dans l'amphi bondé. Elle trouve tout de même une place assise et je me pose près d'elle. Assidue, elle écoute et prend des notes pendant deux heures. Le professeur – un jeune homme à mon avis à peine plus vieux que ma nouvelle copine – prend un malin plaisir à leur annoncer un

devoir de quatre heures sur un thème que je ne comprends même pas. Karen semble ennuyée et maugrée entre ses lèvres :

— Quel casse-couilles ! Beau, mais casse-couilles.

Le cours terminé, et alors qu'elle se lève pour quitter l'amphi, je l'abandonne pour suivre ce petit professeur qui me semble un peu vicieux. En effet, il n'a eu de cesse tout le long de son cours de mater une jeune femme au premier rang, qui certes était court vêtue, mais qui semblait tout aussi passionnée par ses paroles que moi par la migration des bigorneaux vers le Sahel. C'est d'ailleurs pour cela qu'il a dû annoncer ce devoir impromptu, pour attirer son attention, au moins un instant... le temps de le maudire.

Le jeune prof se retire dans son bureau, non sans avoir interpellé la jeune femme du premier rang, lui demandant de le rejoindre dans son « étude » pour un petit entretien. La jeune femme, surprise et toujours passionnée par son téléphone, le rejoint dans son petit bureau du deuxième étage. Sitôt entrée, il lui demande de refermer la porte derrière elle.

— Mademoiselle, mon cours ne semble pas vous intéresser : vous n'avez pas pris une note, pas écouté un mot, et par votre indifférence provoqué un devoir pour vos camarades.

— Mais... je n'ai rien fait. Ce n'est pas à cause de moi quand même ?

— Si : j'ai décidé ce devoir à cause de votre manque de sérieux.

La jeune femme, dépitée, ne sait plus quoi dire et s'effondre sur la chaise en face du bureau.

— Vous pouvez encore éviter d'infliger une telle punition à vous-même et à vos camarades.

— Comment ? demande-t-elle, innocente.

Moi, je l'ai vu venir, le lourdaud manipulateur ; et comme je m'y attendais, il dit :

— En faisant dorénavant ce que je vous demande.

En disant cela il s'est levé et exhibe une belle bite bien droite, qu'il a discrètement déballée derrière son bureau. La jeune femme

rougit et semble ne plus savoir quoi faire. Il garde la main et lui ordonne :

— Commencez donc par poser vos deux pieds sur le bord du bureau pour m'offrir une vue sur votre intimité.

Sans réaction, la jeune femme est abasourdie pas les propos de son prof, mais il ne lâche pas.

— C'est à votre libre choix. Soit vous obéissez, soit vous supportez le poids de votre indifférence face à vos camarades. Et sachez que je leur ferai savoir que c'est votre faute si leurs moyennes sont en baisse.

Sans un mot, elle quitte ses ballerines, remonte encore un peu plus sa jupe déjà très courte et, les joues bien rouges et le regard bas, elle pose ses pieds sur le rebord du bureau en écartant largement les jambes.

Me voici de nouveau en voyeur ; j'avais l'intention d'essayer de lui faire annuler son devoir, mais je suis surpris par la tournure des événements.

— Tu as 19 ans, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Enlève ton string et montre-moi ta chatte.

La jeune femme, toujours aussi rouge et humiliée, retire le petit morceau de tissu qui recouvre à peine son sexe.

— Je ne vois rien ; tu as trop de poils : il faudra nettoyer ça. Écarte avec tes doigts.

Elle s'exécute sous les yeux de plus en plus exorbités de son tortionnaire. Moi je la regarde. Elle est plutôt mignonne : jolies jambes, belles fesses (j'ai quand même regardé avant qu'elle ne s'effondre dans la chaise), visiblement de petit seins, un visage sage et pour l'instant bouleversé.

— Tu prends des allures de salope avec tes jupes ras du cul, mais je crois que tu es juste une allumeuse. Ouvre bien ta chatte et caresse-toi.

Lentement, elle commence à faire ce qu'il demande, mais je vois bien qu'elle est juste terrifiée, et sûrement pas excitée par l'homme face à elle. Même s'il est plutôt bel homme et correctement monté, la situation qu'il lui impose est loin de l'amener à l'excitation.

De son côté, lui se caresse la queue doucement sans détacher ses yeux du sexe velu de son élève.

— Tu es vierge ? De la chatte et du cul ? Humm, je vais t'apprendre.

Elle devient encore plus rouge si cela est possible. Il s'avance tout près d'elle et se penche pour voir ses doigts qui s'activent sur son sexe. Elle semble toujours inquiète, mais elle continue sa masturbation de plus en plus vite (preuve que, finalement, elle y trouve un peu de plaisir) et lui répond :

— Non, j'ai déjà eu des copains ; j'ai déjà baisé.

Lui, toujours plus excité :

— Et ton cul ? Ils te l'ont déjà pris, ton cul ?

Hésitante, elle répond :

— Non, je ne veux pas : ça fait mal, et puis c'est sale.

Les mots qu'elle vient de prononcer accroissent excitation, et il s'approche d'elle, amenant maintenant sa queue à hauteur de la bouche de la demoiselle. Elle fait semblant de ne pas comprendre ce qu'il attend et se concentre sur sa main, qui finalement lui apporte du plaisir.

Elle gémit doucement sous ses propres caresses, et lui, n'en pouvant plus, arrive au bout de sa propre masturbation et décharge sur la joue de la jeune femme. Elle ferme les yeux pour ne pas recevoir la semence de son « partenaire » dans ses jolies mirettes, et aussi parce qu'elle finit par jouir de ses activités manuelles.

Sans un regard, il range sa queue à sa place, lui tend un mouchoir et lui annonce :

— Tu vois que tu peux faire un effort pour le collectif ! Maintenant, pas un mot de ce qui vient de se passer, sinon je diffuse

la vidéo sur Internet. Tu reviendras jeudi prochain pour un autre entretien. Et puis rase-moi ces poils.

— La vidéo ? s'inquiète-t-elle ?

— Oui, regarde sur mon bureau : mon iPhone, sur la base, filme et enregistre tout. Placé comme il est, on ne voit que toi. À jeudi, Mademoiselle... ?

— Virginie. Je m'appelle Virginie, et je veux que vous effaciez cette vidéo.

— Seulement si tu viens jeudi et que tu me prêtes un peu plus d'attention.

Ce salaud a tout prévu ; je ne me doutais pas que ça aller tourner ainsi. J'espère qu'au moins il annulera le devoir : elle a payé pour ses camarades, la petite, elle a payé de sa personne, et elle n'en a pas fini.

J'aurais peut-être dû essayer de l'empêcher de faire cela, mais je voulais voir jusqu'où il irait. Et puis je ne peux pas m'empêcher de contempler ces moments, à défaut d'en être acteur... Je sais, ce n'est pas reluisant, mais je ne vous ai jamais dit que j'étais un bon Samaritain ; je serais volontiers plutôt pervers et obsédé. Alors, c'est pas maintenant que je suis mort que je vais changer.

Piégée

Le reste de la journée m'a semblé bien triste et absolument calme : des étudiants qui bisouillent des étudiantes, une pause déjeuner sandwich pour Karen, et puis rien de plus ludique. J'ai raconté à ma nouvelle copine ce que j'avais vu dans le bureau du prof.

— Ce mec est un gros pervers. Il y a deux ans, il était encore assistant ; il s'est porté volontaire pour aider aux visites médicales, il s'est rincé l'œil, a tripoté et même abusé des étudiantes, jusqu'à ce que le doyen lui demande de faire autre chose... Même Lauréline m'en a parlé ; pourtant, elle est tout sauf coincée.

Je souris. Nous sommes assis sur les marches de l'université et Karen me parle comme si j'étais vraiment près d'elle, mais elle n'a pas vu sa copine arriver et se trouve bien ennuyée quand cette dernière l'interpelle :

— À qui tu parles de moi comme ça ? T'es chiée ! T'es au tel avec qui ?

Faisant mine de raccrocher son téléphone et de le ranger dans sa poche, elle répond :

— C'était Virginie, la petite pimbêche. Le prof d'histoire de l'art l'a un peu taquinée et elle s'en plaint partout.

— Ah, OK, je croyais que tu parlais encore à ton ami imaginaire de cette nuit...

Karen ne relève pas et reprend la dégustation de ce formidable jambon-beurre acheté à la cantine. De mon côté, je me suis levé

pour regarder cette jolie Lauréline, que je n'avais vue qu'endormie. Elle est très jolie : grande, des cheveux bruns bouclés descendant jusqu'aux épaules, un sourire flamboyant et de magnifiques yeux bleus. Je l'avais remarqué cette nuit, mais elle a un cul bien rond et qui commence à être un peu trop large ; il va falloir y prendre garde si elle ne veut pas finir comme madame Sarfati (Élie Cacou). Ses seins, eux, peuvent encore s'arrondir ; ils sont déjà bien proportionnés, mais j'aime bien les grandes tailles. Mais de quoi je parle ? Je n'aurai plus jamais l'occasion d'en caresser un !

— Tu vois Arnaud aujourd'hui ? demande Karen pour éluder la précédente question.

— Oui, j'ai hâte : on va passer l'aprèm dans son appart.

— Toi, tu va baiser toute la journée, veinarde !

Bah voilà, j'ai mon programme de l'après-midi : je vais suivre Lauréline et jouer encore les voyeurs. Comme je la sais réceptive à mes demandes, je vais m'amuser un peu... Après tout, je n'ai pas grand-chose d'autre à faire.

Lauréline, qui n'a fait que passer, salue son amie et prend le chemin de l'appartement de son chéri. Je demande alors à Karen son programme mais n'écoute que d'une oreille distraite, cherchant à ne surtout pas perdre mon « programme » de vue.

Me voyant faire, Karen me dit :

— J'ai des cours tout l'après midi ; tu vas faire quoi ?

— ... Je vais aller me promener.

— Je vais sucer des bites tout l'après-midi.

— Ah oui ? OK, je te laisse.

Puis, prenant conscience de ce qu'elle vient de dire, j'ajoute :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien d'intéressant, mais comme tu ne m'écoutes plus... T'es vraiment tordu ; tu vas vraiment aller les mater ?

— Oui, j'ai rien de plus excitant à faire.

Et sur ces mots j'emboîte le pas à la jolie brune, laissant ma copine dépitée.

Lauréline avance d'un pas assuré vers un immeuble ancien, un peu défraîchi, qui doit être celui de son amant. Elle entre dans le hall et monte au deuxième, frappe à la porte, et un jeune homme grand et très brun vient lui ouvrir. Elle se jette à son cou, et après l'avoir embrassé avec fougue se recule et lui dit :

— Tu as bu, tu sens l'alcool.

L'entraînant par la main à l'intérieur de l'appartement, il répond :

— Ouais, quelques bières avec Renan en t'attendant.

La jolie brune semble surprise que son homme ne soit pas seul. Je suis moi aussi un peu déçu : ça sent l'après-midi console ou match de foot, loin de ce que j'avais imaginé, comme Lauréline sûrement.

Les deux gars sont installés dans le canapé ; la table basse devant eux et pleine de canettes de bière. Ils sont en train de regarder un match et ne semblent pas s'intéresser à la demoiselle qui, dépitée, s'installe devant l'évier de la cuisine et, pour calmer ses nerfs, entreprend de laver la vaisselle sale entassée là.

Arnaud lui dit alors :

— Tu nous amèneras deux binouzes, ma chérie ?

Passablement agacée, elle sort deux boissons du frigo et les pose un peu fort, volontairement, sur la table devant eux. Le beau brun lui lance un regard noir et déclare :

— T'inquiète, ma chérie, le match est presque fini ; après, on pourra baiser.

C'est un peu trop pour la jeune femme, qui s'énerve :

— Tu me prends pour quoi ? T'es pas bien ?

— Fais pas ta mijaurée ; t'es une salope, c'est même toi qui l'as dit l'autre soir quand on baisait dans le couloir. Renan s'en fout. T'es venue pour baiser ? Alors on va baiser ! D'ailleurs, tu devrais commencer à me sucer...

Lauréline est rouge écarlate. Elle explose littéralement au visage du mec :

— Tu me prends pour ta pute ? Pauv' mec... Je me casse !

— Même pas tu quittes la pièce, sinon j'envoie la vidéo à toute l'université et à tes vieux. Tu sais, celle où tu me supplies de te baiser comme une chienne sur le canapé chez ta cousine !

Il est gonflé, le mec ! Il est bourré aussi. Lauréline est en larmes et ne bouge plus.

— Tu ne vas pas faire ça ? Tu m'avais promis que tu l'avais effacée, cette vidéo...

— Bah, faut croire que je l'ai pas fait. Allez, maintenant à genoux comme une bonne chienne, et viens nous sucer la queue.

Elle ne semble pas prête à se résigner. Stoïque, elle reste debout derrière le canapé, les bras croisés. Arnaud ajoute alors :

— Si tu te décides pas à venir, je mets aussi la vidéo sur Youporn. Allez, magne, le match va finir !

Là, je suis devant un cas de conscience : dois-je essayer d'empêcher ce gars d'abuser, aider Lauréline à se sortir de là, ou rester à regarder ? Bon, je ne suis pas un gros salaud ; je vais l'aider, la petite. Je glisse alors à l'oreille d'Arnaud :

— Laisse tomber cette meuf, elle est trop coincée.

Comme il est saoul et en plein délire sexuel, il est peut-être réceptif. Lauréline, elle, n'a toujours pas bougé et reste les bras croisés à la même place. Arnaud dit alors :

— Putain, ce que tu es coincée ! Allez, vas-y, bouge, casse-toi !

Lauréline profite de ce que son ex petit ami est de meilleure composition pour ramasser ses affaires et prendre la direction de la porte ; puis, se ravisant, elle se retourne, attrape le portable d'Arnaud sur la table basse et le fracasse contre le mur.

— Mais t'es conne ou quoi ? Mon portable !

— Au moins tu n'auras plus ni la vidéo, ni mon numéro !

Elle sort en claquant la porte derrière elle.

Un peu déçu par la tournure des événements, je la suis dans l'escalier. Je ne suis pas si salaud que ça, finalement... Voyeur, oui ; mais salaud, non !

Me voilà de nouveau de retour dans l'immeuble. Les deux colocataires pleurent dans les bras l'une de l'autre après que Lauréline ait raconté sa mésaventure de l'après-midi. Elle n'a pas compris le brusque revirement de son chéri, ex-chéri, mais avoue qu'elle était prête à s'exécuter pour éviter de voir tourner la vidéo dans toute l'université. Karen la rassure en disant qu'elle a bien fait, que ce salaud d'Arnaud aurait abusé, puis sûrement re-filmé et diffusé quand même. Pire, il aurait sans doute continué à la faire chanter. Jusqu'où ?

Bref, elles pleurent ensemble, et moi je m'ennuie.

Les bobos ne sont pas encore rentrés, la vieille a déjà pris ses cachets, et mes deux nymphettes ne feront rien de drôle ce soir. Je vais m'ennuyer ferme...

Alors que je vais sortir de la pièce, j'entends Karen dire :

— Tu sais, je crois que mon « ami imaginaire » t'a aidée aujourd'hui.

— Quoi ? De qui tu parles ? Je ne comprends rien.

Lauréline essuie son nez d'un coup de mouchoir en papier et fronce ses sourcils en regardant sa coloc qu'elle pense visiblement barrée.

— Le gars que je voyais l'autre nuit dans la chambre. Bah, il est encore là ; je le vois et je lui parle.

— Ouh là là... Tu as fumé quoi ?

— Je te jure qu'il est là ; il m'a même raconté ta mésaventure avant que tu reviennes.

— Arrête, tu me fais flipper, là !

Je reviens sur mes pas et je lui souffle quelques détails pour convaincre son amie.

— La preuve : je peux te dire que tu as balancé le portable sur le mur près de la porte, et qu'Arnaud avait un tee-shirt bleu et blanc marqué « Allée l'OM ». Jeu de mots ou faute ? Il est pourri.

Lauréline reste sans voix. Elle n'y croit pas encore, mais semble surprise.

— Il y avait Renan avec lui, qui n'a pas dit un mot. Ils ont bu de la bière ; tu leur en as même servi une chacun. Ah oui... tu as commencé à faire la vaisselle.

La brunette fronce encore un peu plus les sourcils et plisse sont petit nez.

— Tu m'as suivie, c'est ça ?

— Mais non ! Tu sais bien que j'avais des cours cet après-midi ; c'est le gars que tu ne vois pas qui me donne les infos.

auréline s'affale en arrière sur le lit en poussant un soupir déchirant.

— Ma meilleure amie voit des fantômes, et mon mec voulait une partie à trois sous la menace... Quelle journée !

Karen se tourne vers moi et me dit :

— Là, je sais plus comment lui prouver. Tu ne peux pas faire quelque chose ?

— Je suis invisible pour tout le monde sauf toi : je suis mort, rappelle-toi. Que veux-tu que je fasse ?

— Je ne sais pas, moi, viole-la !

Lauréline se redresse d'un coup, affolée.

— C'est à lui que tu demandes de me violer ? Mais t'es dingue ! Si ça se trouve, c'est un barjot !

— Bah, tu crois ce que je dis, maintenant ?

La jolie brune se recouche et ajoute :

— Non, c'est vrai, t'es à l'Ouest ; y a personne ici.

Je m'avance vers Karen pour lui poser la main sur l'épaule, sans succès : ma main traverse sa chair sans aucune réaction de sa part... Sans presque aucune réaction.

— Tu frissonnes quand je fais ça ? dis-je en recommençant.

— Bah oui, c'est froid !

— Je suis un ectoplasme ; je n'interagis avec rien, ni personne.

— Bah, moi je sens quelque chose.

— Karen, c'est peut-être parce que tu y crois. Je peux ?

Je lui désigne son genou et y pose ma main. Elle a un léger mouvement de recul, puis sourit.

— C'est génial, tu peux me sentir !

— Un peu : juste une caresse, un courant d'air, pas plus.

— Bah, c'est toujours plus que tout ce que j'ai pu faire ces derniers temps.

— Ouais... Bah, ça va pas changer la face du monde. Et puis enlève tes pattes de mes cuisses !

J'avais glissé ma main sur sa cuisse, ce qu'elle a senti.

Je ne suis pas pervers, juste un peu en manque de caresses et de... femmes.

À ce stade de l'histoire, je dois faire une parenthèse afin de vous donner quelques détails de ma vie précédente.

Je m'appelle Franck. J'avais 45 ans quand je suis décédé ; cela, vous le saviez déjà. Mais dans ma vie, je n'ai pas toujours été le mari aimant et dévoué à sa famille. J'ai toujours eu un physique qui plaît aux femmes ; ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais strictement rien, mais les femmes se sont souvent intéressées à moi sans que je fasse quoi que ce soit. Dramatique ? Non, j'en ai usé, beaucoup usé de ce charme magique. J'ai mis dans mon lit – pour ne pas dire ailleurs – beaucoup de jolies femmes, parfois de manière inattendue, parfois calculée (je ne suis pas un saint, après tout). Bref, j'ai profité de ce charme pour m'envoyer en l'air un paquet de fois, jusqu'à ma rencontre avec ma femme ; elle m'a offert tout ce que je pouvais rêver chez une femme et que je n'avais jamais trouvé.

Ceci étant dit, depuis que je suis mort – même si je joue les voyeurs intempestifs – je n'ai évidemment plus aucune relation charnelle. Alors vous pouvez comprendre ce délice des sens lorsque j'ai posé ma main sur sa cuisse et que non seulement elle a ressenti la caresse, mais que j'ai également senti sa chair sous mes doigts.

Se pose alors à moi une question simple : qu'est-ce qui fait qu'elle me voie et puisse maintenant me ressentir ? Le fait qu'elle

croit en mon existence ? J'en suis moi-même tout retourné, et cela me laisse dans l'expectative. Si elle peut ressentir la caresse de ma main, me voir, alors pour quelqu'un qui croirait en moi au point d'avoir envie de me toucher, cela rendrait-il la chose possible ? Que de questions sans réponses...

Je laisse mes deux copines à leurs pleurs et je pars me réfugier sur le toit, comme à mon habitude, pour profiter de la vue et des derniers rayons du soleil sur Paris.

Depuis quelque temps je parviens à isoler les voix des vivants quand ils pensent. Avant, cela faisait un brouhaha insupportable ; je saisissais quelques sensations, quelques mots (comme la première fois sous le pont) mais la plupart du temps c'était juste un bruit informe et permanent. Alors, comme cela ne m'apportait rien, j'avais choisi de l'ignorer ; et jour après jour, j'en avais même oublié l'existence. Et puis là, allez savoir pourquoi, assis sur mon toit, j'ai repensé à cette capacité et j'ai ouvert mon esprit pour laisser entrer les voix. Ouais, je sais, ça fait bizarre dit comme ça ; on pourrait penser que je suis barje : mais non, je suis juste mort. Faut bien qu'il y ait quelques avantages à cette situation des plus dramatiques.

Pendant un instant le flot a été intense, puis j'ai commencé à faire le tri. J'ai volontairement écarté les commentaires sur la télévision, le foot, la politique, quand... Tiens, cela est plus amusant ! J'ai isolé une pensée, une seule, et me suis concentré dessus. Vous vous en doutez, il s'agissait de sexe. Mais comment trouver l'auteur de ces pensées ? Une femme... sans doute jeune... un peu inexpérimentée... lesbienne. Je reconnais les constructions des pensées, mais elles sont troublées par... les pensées d'une autre femme. Putain ! C'est Karen et Lauréline qui se font un câlin !

Je redescends précipitamment de mon toit et entre dans la chambre de Karen. Comme je m'en doutais, elles sont l'une sur l'autre, nues, et se lèchent copieusement le sexe dans de doux gémissements. Karen, sur Lauréline, tourne le dos à la porte au

travers de laquelle je suis passé ; elle ne peut donc pas me voir. Quant à sa camarade, en dessous, même les yeux grands ouverts, elle ne me voit pas.

L'occasion de faire un test est trop tentante. Je m'avance et pose le bout de mon doigt sur la rondelle anale qui est offerte à ma vue par cette position de 69. Voyons jusqu'où je peux interagir. Elle pousse un petit couinement au moment où je la touche mais reste à sa place, pensant sûrement que Lauréline, entreprenante, lui caresse l'œillet.

Elles gémissent de plus en plus fort sous les coups de langue qu'elles s'offrent, sûrement pour se réconforter. Moi, je continue mon test et force l'entrée de l'anus, introduisant mon doigt jusqu'à la deuxième phalange. Pas plus de réactions, si ce n'est l'accélération de sa respiration. Je commence alors à bouger d'avant en arrière et de plus en plus profondément.

Karen se déhanche pour mieux sentir la pénétration digitale qu'elle pense être l'œuvre de sa partenaire. Les mouvements deviennent désordonnés. Lauréline se raidit en premier, Karen la rejoint dans la jouissance seulement quelques secondes après. Moi, je reste ainsi, un doigt enfoncé jusqu'à la garde dans le cul de la jolie blonde, perdu dans cette nouvelle donne qui vient de m'éclater au visage : je peux agir sur les vivants !

Karen, repue, semble vouloir se relever et dit à son amante d'un jour :

— Tu peux retirer ton doigt ?

Et Lauréline, surprise, de lui répondre :

— Mais quel doigt ? Je ne te touche pas !

Karen se relève alors d'un bond, se dégageant brutalement de ma pénétration et se tourne vers moi, furibonde. Moins surprise que je ne le pensais mais plus en colère, elle balance sa main en direction de mon visage. Évidemment, la gifle n'a aucun effet et la main traverse sa cible sans rien rencontrer. Furieuse, elle me crie :

— T'es vraiment un porc, un salaud, un profiteur !

Lauréline, surprise par ce qui semble être une colère brutale, se redresse sur ses coudes, et interloquée lui demande :

— Mais à qui tu parles ? Que t'arrive-t-il ?

Puis, se ravisant :

— Ah oui, ton ami imaginaire... Il a fait quoi, cette fois ?

Karen se tourne vers sa coloc, la dévisage, puis haussant les épaules lui répond :

— Tu ne me croiras pas, mais ce salaud m'a mis un doigt dans le cul pendant qu'on se caressait ; j'ai cru que c'était toi. Il est vraiment dégueu de me faire ça !

Lauréline, toujours sur le lit derrière Karen, s'assoit.

— Je vais finir par penser que t'es vraiment barje ! Comment il ferait ? Tu m'as dit que c'était un fantôme : il ne peut pas toucher quoi que ce soit ; alors, te mettre le doigt dans le cul... Remarque, ça avait l'air d'être bon : tu prenais du plaisir. J'aurais bien aimé, moi !

La blonde s'écarte du lit en direction de la salle de bain en maugréant :

— T'es vraiment une salope, toi ! Je suis bien entourée, moi, avec ces deux-là...

Alors qu'elle quitte la pièce, je me retrouve face à Lauréline que je dévore des yeux ; elle est vraiment jolie, cette brune pulpeuse, offerte sur le lit. Je promène mon regard sur son corps tant il est appétissant, mais en remontant vers son visage je prends conscience que quelque chose vient de se produire : elle a les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, et semble surprise. Elle cligne plusieurs fois des yeux, puis balbutie :

— Karen... T'es pas barje... Je le vois !

Dieu de l'amour

Alors voilà : les deux nanas peuvent me voir, je parviens même à toucher l'une d'elles. J'ai essayé de toucher la main de Lauréline, mais sans aucun effet. Quant à Karen, elle fait la gueule.

Bon, OK, j'ai abusé ; mais tout mort que je suis, j'ai pris conscience que j'avais une envie furieuse de baiser. Et pas que l'envie : depuis une heure maintenant, j'ai une érection d'enfer !

Me voilà bien... Une bite bien dure, bien raide, et je sais même pas si je peux me foutre à poil sans perdre mes fringues. Bah oui, mes fringues aussi sont fantômes. Je fais quoi si je les retire et que je ne les retrouve pas ? Je me balade le reste de l'éternité la bite au vent ?

Pour détendre l'atmosphère, je raconte mes déboires à haute voix, et Karen – qui a enfin retrouvé son joli sourire – les relate à sa coloc qui ne m'entend toujours pas. Elles se marrent toutes les deux, et comme elles sont toujours nues, Lauréline me lance :

— T'as qu'à essayer ; si tu te désapes ici, tu devrais retrouver tes fringues, ce n'est pas si grand.

Ouais, voyons si c'est jouable. En même temps, pour faire quoi ? Elles ne peuvent pas grand-chose pour moi, et puis je ne vais pas me palucher devant ces deux gamines.

Karen, me voyant hésitant et s'étant remise de ses émotions, se lève et avance vers moi. Ne comprenant pas où elle veut en venir, je reste immobile. À ma grande surprise, elle s'approche si près

qu'elle peut maintenant me flatter à loisir le sexe au travers de mon jean.

Je ne sais pas pour elle, mais moi je sens bien la caresse et je me mets à bander plus fort encore. Je défais mon ceinturon et baisse jean et boxer. Ma bite jaillit joyeusement de son emballage et je vois les yeux de la blonde et de la brune briller intensément.

Ouais... Soit elles sont excitées à fond et la simple vue de ma queue les rend gourmandes, soit elles n'en ont pas vu depuis longtemps, parce que je ne suis pas doté plus généreusement que les autres, et il n'y a pas vraiment de quoi ouvrir de si grands yeux. Quoique... En baissant les yeux sur ma virilité – plus pour m'assurer de sa présence que pour l'admirer – je découvre un engin que je n'ai jamais vu chez moi : au moins 25 cm de long, et beaucoup plus large qu'habituellement. Ce n'est pas ma bite, ça ! Bah, faut croire que si... Putain, équipé comme un acteur de porno, et même pas sûr de pouvoir m'en servir : je suis maudit ! Ça doit être cela, l'enfer !

Karen a eu la même pensée que moi et s'écrie :

— Ouah ! Belle bite ! Dommage que l'on ne puisse pas jouer avec, moi qui suis en manque et ma cop's qui en voudrait aussi... Vraiment dommage ! Je peux essayer de toucher ?

— Bah, vas-y, fais-toi plaisir. Pas sûr que cela marche.

Je me garde bien de leur faire savoir que je n'ai jamais été aussi bien monté. Et je suis étonné de sentir les petits doigts de Karen très précisément sur mon nouvel engin. Lauréline s'est avancée, voyant sa coloc commencer à me toucher et voulant elle aussi en tâter. Alors que Karen me branle doucement le manche, sa copine essaye de me toucher les couilles, mais je ne sens que d'infimes picotements.

— Tu sais, il faut que Lauréline croie en mon existence pour pouvoir jouer.

Karen se tourne vers sa copine pour lui dire ce que cette dernière n'a pas entendu. Elle lui explique que je ne prends consistance

que si l'on croit en moi, en mon existence. Lauréline ferme les yeux, semblant se concentrer ; et pour vérifier si elle a atteint le bon niveau de croyance, elle approche sa petite bouche de mon gland. Ses lèvres s'arrondissent pour me gober. À la manière dont ses yeux s'écarquillent, je devine qu'elle sent enfin quelque chose, moi également, et c'est tout naturellement qu'elle avance encore un peu et parvient à prendre mon gland énorme dans sa toute petite bouche.

Je suis aux anges ; les deux jolies poupées s'occupent de mon dard avec application, l'enfournant tour à tour (sans trop y arriver tant la queue est large et longue). Étonnamment, je ne ressens aucunement l'envie de jouir immédiatement. Pourtant, avec ces mois d'abstinence... Tant mieux, je vais faire durer le plaisir.

Lauréline, la première, retourne s'allonger sur le lit, écarte largement les cuisses, et me désignant son minou elle me dit :

— Voyons si ta bouche est aussi divine que ta bite.

Oui, c'est ça : voyons cela, ma belle. Je m'allonge entre ses jambes et entreprends d'embrasser l'intérieur si doux de ses cuisses, puis j'avance vers son sexe luisant de désir et des léchouilles de sa copine. Je pose ma langue sur son clitoris, lentement, puis je descends entre ses lèvres cherchant l'entrée de son puits pour y récolter un peu de son jus. J'en ramasse une perle ; elle a bon goût, la brunette ! J'enfonce un peu ma langue, puis de plus en plus loin. Elle gémit fort... Comme pour ma queue, ma langue semble ne pas avoir de limites ; ses nouvelles dimensions me permettent d'aller de plus en plus profondément en elle ! Elle se met à crier alors que je visite l'intérieur de son sexe, et elle jouit par saccades, m'aspergeant de cyprine et se contorsionnant sur le lit tant l'orgasme doit être puissant.

Je me recule après avoir léché son sexe jusqu'à la dernière goutte. Elle revient doucement à la surface et déclare :

— Tu es un dieu de l'amour ! Jamais je n'ai connu une telle sensation, une telle jouissance... Et regarde-moi cette queue : on dirait qu'elle a encore grossi !

Je me penche pour suivre son regard et, oh surprise, ma verge semble en effet avoir encore grossi. Un dieu de l'amour : cela expliquerait bien des choses... Non, soyons sérieux ; je suis mort, quand même !

Heureux de ce que je viens de découvrir et tout auréolé de ce statut d'amant étrange mais efficace, j'ai bien l'intention de profiter un peu de cette situation. Karen également : avant même que je ne lui propose quoi que ce soit, elle vient se mettre à genoux sur le lit et reprend les caresses buccales là où sa colocataire les avais laissées. Elle me dit, les lèvres déjà barbouillées de la cyprine abondante de sa brune amie :

— Allez, à mon tour de vérifier si je crois assez en ton existence.

Ce disant, elle me tend sa croupe, m'offrant généreusement son sexe que je vois déjà ruisselant. Je ne me fais pas prier et présente ma queue à l'entrée de sa chatte brûlante. Je pousse doucement et prends possession de l'endroit en un instant. C'est divinement accueillant, et je commence mes allées et venues dans son antre pour son plus grand plaisir. Je vais doucement car je me sens un peu à l'étroit : mon sexe qui a pris une taille imposante écarte les chairs de la belle mais la remplit complètement aussi.

Occupée comme elle l'est à dévorer le minou de sa comparse, je me dis que cela va prendre un peu de temps avant qu'elle ne se laisse aller, mais il semble que ma grosse queue la propulse plus rapidement vers l'extase, et c'est dans un hurlement qu'elle jouit, m'arrosant de son jus. Mais je n'ai toujours pas pris mon pied, et Lauréline, gourmande, me demande :

— Il te reste encore un peu d'énergie pour moi ?

— Oui, viens là... Mais, tu m'entends ?

— Oui, clairement. Allez, à mon tour, baise-moi fort !

Je ne vais pas me faire prier. La belle brune s'allonge sur le dos près de son amie affalée qui récupère de sa précédente jouissance. Je saisis ses chevilles, les monte haut et pénètre son sexe sans préavis. Elle crie sa surprise, mais rapidement commence à ronronner. Même scénario ; je la ramone doucement, sa copine lui dévore les seins, et elle jouit puissamment.

Moi, je n'en peux plus : ma queue est dure, et j'ai besoin de libérer mon plaisir. Mais juste le fait d'y penser et je sens la sève monter dans mon dard. Karen se précipite sur mon gland et se met à le téter goulûment, au moment même où je jouis avec force. Les jets sont nombreux, le liquide épais et en telle quantité qu'elle ne parvient pas à tout prendre dans sa bouche. Lauréline vient elle aussi goûter à la source qui semble intarissable. Sa bouche à elle aussi est pleine, et je n'arrête pas de jouir. Je les asperge de mon nectar, arrosant tout ce qui est à ma portée : seins, fesses et cuisses.

Je finis par m'effondrer sur le lit à côté de mes deux maîtresses.

— Putain, t'es trop doué !

— Et puis t'es bien équipé...

Au moins, les deux demoiselles sont d'accord sur le sujet.

— Ouais, et en plus, vous savez quoi ? Bah, j'ai encore envie !

Libérées !

Après une nuit entière à les baiser toutes les deux, croyez-moi si vous voulez, je ne suis pas rassasié ! J'ai inondé les draps de litres de foutre à chaque fois, je les ai tellement baisées qu'elles ont la chatte rouge vif ; elles ont dû prendre plusieurs douches tant je leur ai fourni de sperme partout. Bref, je me suis transformé en acteur de hard, avec une réserve incroyable de liqueur pour leur sexe et leur bouche. Je crois qu'elles en sont écœurées pour quelques jours.

Mais je vais faire quoi, moi ? Déjà, j'ai retrouvé mes fringues et j'ai pu les remettre.

On est jeudi, et je crois me souvenir que la petite Virginie avait rendez-vous avec son prof pervers ; je vais m'y rendre pour voir si je peux l'aider.

Arrivé à l'université, je file directement dans le bureau du pervers matheux où je trouve la belle jeune femme dans une drôle de position : elle a la tête sur le sol, son dos contre l'assise du vieux fauteuil en cuir râpé, les jambes écartées et les pieds irrésistiblement attirés vers le sol ; ses genoux sont presque à hauteur de son visage. Elle a dû retirer sa jupe, et son string a été écarté sur le côté de son sexe épilé de frais. Le prof profiteur a plongé ses doigts dans la fente ainsi bien dégagée, et l'index de son autre main appuie sur l'anus bien fermé de la jolie poupée, qui pleure.

Ah, le salaud... Il abuse, là !

Il s'agenouille au-dessus de sa victime et lui colle d'office sa queue tendue dans la bouche ; elle n'a pas d'autre choix et se met

à pomper avec une énergie digne d'une actrice X. Comme il se rend compte qu'elle veut en finir au plus vite, il lui plonge deux doigts dans le cul et lui crie dessus :

— Doucement, salope ! Je ne veux pas jouir dans ta gueule mais dans ton cul, alors calme ou je t'encule à sec !

La pauvre ne dit rien et ralentit la cadence, subissant le rythme que l'homme lui impose. Les yeux du prof libidineux vont lui sortir des orbites tant le spectacle qui lui est offert lui donne du plaisir, avec ces joyaux offerts à ses yeux et à ses doigts.

Je me glisse près de lui, et tout en admirant également le spectacle (bah, c'est jolie une chatte ouverte et épilée...) je lui souffle à l'oreille :

— Jouis maintenant, tu la baiseras plus tard. Laisse-toi aller, fous-lui la paix pour aujourd'hui.

Les mots que je viens de lui glisser semblent avoir l'effet recherché, et je le vois accélérer la cadence.

Je me penche près du visage de Virginie qui tente de respirer entre deux coups de pilon et une paire de couilles collée sur son nez.

— Pompe-le fort : crois-moi, il va jouir et tu seras débarrassée.

Elle ouvre les yeux en grand comme si elle avait tout entendu et se met à l'aspirer tant et plus jusqu'à ce qu'il se mette à râler et s'immobilise au fond de sa bouche, déversant son jus dans la gorge de la demoiselle qui l'avale tant bien que mal, le surplus débordant à la commissure de ses lèvres.

Le jeune prof se redresse, et grognon lui dit :

— Rhabille-toi, poufiasse, je te baiserai le cul la semaine prochaine. Ne sois pas en retard !

Elle ne traîne pas et file vite fait hors du bureau, prenant à peine le temps de se rajuster. Alors que je sors derrière elle, elle se tourne vers moi d'un bloc pour me demander :

— Tu ne pouvais pas l'empêcher au lieu de rester à mater ?

Putain, elle aussi elle me voit... Je dois avoir l'air con, parce qu'elle laisse échapper un « pfft » désobligeant. Je la regarde droit dans les yeux et lui dis tout de go :

— Je suis un fantôme. Toi, tu me vois, je sais pas pourquoi d'ailleurs, mais lui non. J'ai fait au mieux : je t'ai évité de te faire sodomiser.

— Un fantôme ! T'as rien trouvé d'autre ? Pauvre naze... Et tu trouves que c'est mieux, ce qu'il m'a fait ?

— Non, certes, mais au moins...

Elle me coupe :

— Ouais, je sais, il ne s'en est pas pris à mon cul. Vas-y, un fantôme... T'es trop bolos !

Elle tente alors de me taper sur l'épaule, mais sa main passe au travers.

— Bordel, mais c'est vrai ! Et lui, il te voit pas ? Tu pourrais lui piquer les réponses du contrôle, alors ?

Elle ne perd pas le nord, la gamine !

— Non, mais je vais essayer de le dissuader de t'emmerder.

— Ouais, mais qu'il me mette une bonne note quand même... Tu sais quoi ? Tu pourrais peut-être m'aider avec un mec trop canon : il s'appelle Renan.

Ce prénom me dit quelque chose... Ah oui, le pote d'Arnaud le salaud et le match de foot.

— Tu veux qu'il s'intéresse à toi ?

— Ouais, voire plus ; il est carrément craquant. Bon, je dois retourner en cours. Putain, je le crois pas, j'ai un pote fantôme !

Moi qui craignais de m'ennuyer, me voilà avec deux jobs pour la journée : convaincre le pervers pépère de lâcher la jolie Virginie, et faire de Renan un bel étalon... Pour le premier, j'ai une idée ; pour le second, il faut que je m'en approche pour connaître son état d'esprit.

Pour commencer, je file dans le bureau du jeune prof. Le smartphone est toujours sur la base, mais le bonhomme est retourné en

salle de cours. Je file maintenant chez le doyen ; assis derrière son bureau, il lit des documents de gestion. Comme il semble accaparé par ses lectures, peut-être que je peux tenter un truc.

— Monsieur Laurière est un pervers : il fait des trucs avec des élèves contre leur gré.

Je lui ai glissé cela dans l'oreille et j'ouvre mon esprit pour essayer de capter ses pensées. Ma surprise est grande quand je découvre ce qu'il a en tête. Voici ce que je perçois : « Il a un cul, ce Laurière, j'en ferais bien mon 5 à 7... Putain, ce qu'il est bandant ! »

Me voilà bien : ce vieux pédéraste rêve du cul d'un jeune prof plutôt tourné vers les gamines. Je recommence :

— Laurière s'envoie des gamines dans son bureau : tout est sur son smartphone.

J'écoute ses pensées : « J'espère qu'il se fait pas des élèves, ce petit salaud... Je ne sais pas pourquoi, mais je crois qu'il se paye des gamines, et il est foutu de les filmer en plus. Je vais aller vérifier ; il doit être en cours, là. » L'homme se lève, quitte son bureau et se précipite vers celui du jeune prof qui est presque voisin. Bon ; ça, c'est presque réglé.

Les hurlements de rage qui suivent me rassurent sur la suite de la carrière du jeune Laurière. Passons maintenant au silencieux Renan.

Je n'ai pas le temps de changer de direction que je vois le doyen se précipiter vers l'amphi où officie le jeune prof. Quelques minutes après, les deux hommes ressortent et la dispute enfle. Le doyen, rouge écarlate, lui hurle dessus, le traitant de pervers et lui ordonne de quitter l'université. Laurière, rouge vif, passe près de moi sans me voir, mais je l'entends maugréer :

— La salope m'a balancé ; je vais m'occuper de son cul !

Aïe, le remède est pire que le mal ! Là, il n'est pas en mode « love », et je n'ai aucun pouvoir sur lui. Je le suis dans son bureau ; le smartphone a disparu : le doyen a dû le prendre comme pièce

à conviction. Le professeur ramasse ses affaires et jette tout dans un carton qu'il emporte en quittant les lieux. Bon, je verrai cela plus tard ; passons à Renan.

J'arpente les couloirs à la recherche du jeune homme, sa classe, ses amis ; peu de succès. Je vais alors vers la sortie dans le but de rejoindre l'appartement de son ami Arnaud ; peut-être qu'il s'y trouve. Arrivé devant la porte, je perçois des bruits à l'intérieur. J'entre en traversant le battant de bois. La scène que je découvre est plutôt... étrange, pour ne pas dire surprenante : Arnaud et son ami sont installés dans le canapé et jouent sur une console, le pantalon sur les chevilles. Je découvre alors deux jeunes filles qui s'amusent avec leur bite, agenouillées entre leurs cuisses.

Je fais le tour du canapé pour découvrir qui sont ces deux trouble-fête (bah oui, j'avais un autre programme en tête, du moins pour Renan) ; et là, surprise ! Virginie dévore la queue de Renan et Lauréline celle d'Arnaud. Toutes deux semblent consentantes et amusées par ce qu'elles font. Putain, mais il se passe quoi dans leur tête ?

Bon, sur ce coup-là, rien de plus à faire : Virginie a ce qu'elle veut ; enfin, je le suppose puisqu'elle a la queue de son mec dans la gorge. Quant à Lauréline, bah, y a rien à comprendre. La dernière fois que je l'ai vue, elle ne voulait plus rien savoir d'Arnaud, et au final je la retrouve le pompant sur son canapé.

Je vais pour tourner les talons quand j'entends un bruit étouffé dans la pièce d'à côté. Je m'avance et découvre, tapis dans l'ombre, un troisième homme, puis un quatrième, portable dans la main gauche filmant les protagonistes de la pièce d'à côté. Ils ont également la queue dans la main droite, ce qui me laisse penser que leurs intentions ne sont pas de se contenter d'un film.

Les filles sont bêtes ; en tout cas, ces deux là. Cependant, je ne suis pas sûr qu'elles aient l'intention de jouer avec toute cette équipe de branleurs. Je vais essayer de mettre ces deux-là hors d'état de nuire. Comme ils m'ont l'air fort excité, ils devraient

être réceptifs à mes « conseils ». Je me glisse près de celui qui est le plus en retrait de la porte et, debout derrière son pote, je lui murmure à l'oreille :

— Joli petit cul, ton pote... Tu sais qu'il rêve de te sucer ?

Puis j'avance près de son camarade agenouillé, bite et portable à la main.

— Tu sais, ton pote, là derrière, il a une belle queue : je suis sûr que tu l'aimeras.

Je ne pense pas qu'ils soient gays, mais tant pis, ils vont découvrir.

Ce que j'ai instillé dans leur tête semble les faire réagir. L'un avance vers l'autre, qui ouvre de grands yeux à la vue de la bite présentée et ne se fait pas prier pour la prendre en bouche. Pas homos, mais quand même pas loin... Trop faciles à manipuler, les ados excités.

Bon, les gonzesses, vous êtes en train de vous faire piéger.

Je m'approche de Lauréline et lui souffle à l'oreille :

— Je suis là, ma belle. Il y a deux mecs dans la salle de bain qui vous filment ; là, ils ont d'autres occupations, mais je te suggère de faire gaffe !

Elle quitte la queue d'Arnaud et me regarde, les yeux pleins de rage. Elle prend son téléphone, pousse la porte de la pièce voisine et se met à filmer les deux compères en pleine action. Folle de rage, elle revient vers Arnaud, un peu surpris par son départ, la bite dressée à la main.

— Je suis un peu trop conne ! Je suis revenue parce que tu me plaisais, mais maintenant c'est moi qui te tiens : j'ai une vidéo de tes potes qui s'enculent et de toi la bite à la main, attendant ton tour sur le canapé du salon. J'ai bien sûr évité de filmer Virginie et Renan. Dans dix minutes, tout est sur le net si tu ne vires pas tes propres vidéos.

Le jeune homme reste sans voix ; sa queue a perdu de sa superbe. Il ne dit pas un mot et tend son doigt vers son ordi portable. Virginie, elle, se relève, une goutte de sperme coulant de sa lèvre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ces salauds ont prévu de nous « offrir » à leurs potes qui s'enculent dans la salle de bain !

— Qui te l'a dit ?

— Tu ne me croirais pas. Viens, on se casse !

En partant, Lauréline s'empare du PC portable.

— Confisqué, mon lapin ; et souviens-toi : maintenant, c'est moi qui te tiens !

Les deux gars sont pantois. Ils regardent les deux filles quitter la pièce au son de l'enculade des deux complices cachés dans la salle de bain. Moi, je rigole.

Bon, on n'épiloguera pas sur le thème « dieu de l'amour » : je n'ai franchement pas les épaules d'un bon Samaritain ni même l'âme d'un sauveur, mais j'ai quand même réussi à sauver les deux donzelles des griffes de ces salauds (même si elles s'y étaient jetées bien volontiers).

Interaction

Avec tout ça, moi, je bande de nouveau ; je suis tout seul dans le couloir de l'immeuble d'Arnaud. Penaud, je rentre vers chez Karen, la queue entre les jambes. Arrivé devant l'immeuble, je remarque que les Bobos sont déjà rentrés : la voiture de madame est garée devant l'immeuble. Je décide d'aller jeter un coup d'œil chez eux ; ils m'ont bien amusé, l'autre fois...

Je monte jusqu'au deuxième et traverse la porte d'entrée pour me retrouver dans le salon. Je dois avoir un sixième sens pour ces trucs-là, parce que quand j'entre dans la pièce, je découvre une scène qui ne va pas apaiser mes envies : monsieur est allongé sur le canapé, nu, et madame le chevauche en bas et talons noirs. Les vêtements des deux protagonistes décorent le sol, et cette fois madame ne semble plus jouer les soumises. Au contraire, il me semble que c'est monsieur qui est menotté ; amusant revirement de situation !

La jolie trentenaire est en appui sur le torse de monsieur, qui lui dévore les seins (qu'elle a petits mais bien ronds), et elle gémit en s'empalant sur la queue de son partenaire. Je m'approche pour mater de plus près cette scène fort plaisante, et comme à chaque fois une idée me vient. Je me penche à l'oreille de la divine blonde :

— Je vais te prendre le cul ; tu va adorer.

Comme pour valider ma proposition, madame Bobo se laisse tomber sur le torse de monsieur puis écarte ses fesses, qu'elle a superbes d'ailleurs. Ne réfléchissant pas plus longtemps, je sors

mon engin, déjà de belle taille, et en approche le gland de la pastille largement dilatée. Une de ses mains vient en caresser la corolle du bout du doigt et l'enduit d'une matière liquide et grasse. Elle se prépare à ma pénétration.

— Tu va jouir, ma belle...

Je pousse alors doucement mon mandrin contre l'entrée du conduit anal qui me livre passage sans avoir à forcer. J'entre lentement en elle et avance le plus loin possible, envahissant sa grotte. Elle se met à râler plus fort ; et quand elle se trouve empalée jusqu'à la garde, elle se met à crier. Je ne bouge plus, mais je sens ma queue grossir encore, et elle ne peut retenir un hurlement en sentant son anus se dilater encore plus. Au travers de la mince paroi qui sépare les deux conduits, je sens la queue de monsieur Bobo coulisser ; mais je pense que dans quelques secondes, madame sera tellement envahie par ma queue que ses mouvements ne pourront plus se faire.

Je me recule, me retirant entièrement, et regarde l'orifice où je me suis engagé : il est dilaté comme sûrement jamais ! Je pousse de nouveau, et elle se remet à hurler. Et même si je commence à la ramoner doucement, ses hurlements se font de plus en plus puissants et désordonnés. Son cul est magnifique et fort agréable à visiter ; j'y prends un vrai plaisir !

Monsieur Bobo, quant à lui, ne comprend pas tout ce qui se passe. Sa femme hurle littéralement son plaisir alors qu'elle ne bouge presque plus sur son sexe à lui. Un petit sourire éclaire alors son visage. De la fierté de mâle, sûrement. Il lui dit alors à l'oreille :

— Tu avais raison : varier les plaisirs nous fait du bien, surtout à toi !

Mais elle ne répond pas ; elle continue de crier. Un peu moins fort, maintenant qu'elle parvient à s'habituer à la taille hors norme de l'engin qui lui déforme l'anus. J'accélère maintenant mes coups de reins : je veux qu'elle prenne son pied rapidement, non que

je sois pressé, mais ma queue grossit encore et j'ai peur que cela devienne compliqué de rester dans son « petit trou » devenu grand.

Elle reprend ses mouvements de coulisse sur la queue de son homme alors que je la prends de plus en plus vite. Elle jette la tête en arrière, hurle littéralement son plaisir et s'effondre sur le torse de son bobo de mari au moment même ou il jouit. Moi, je me laisse aller au fond de son cul, mais rapidement ma semence déborde de l'orifice ; alors je me retire pour finir de gicler sur ses fesses magnifiques. Les jets s'enchaînent sans discontinuer, lui recouvrant le cul, le dos et jusqu'aux épaules. Son anus plus que dilaté ne retient plus rien, et elle répand mon jus sur les couilles de son mari dont le sperme quitte timidement son antre.

Il sourit de plus belle :

— Waouh ! Quelle jouissance... Tu sens mon jus couler de toi ?

Elle se reprend à peine et lui murmure :

— Ce n'est pas le tien : c'est celui du mec qui vient de me défoncer le cul !

Il se redresse en pleine panique et cherche du regard l'intrus, sans rien voir.

— Qu'est ce que tu racontes ? Il n'y a personne d'autre que nous ici.

Surprise par ces mots, elle se redresse et quitte le canapé ; elle a tout à fait quitté la brume de son plaisir et se tourne vers moi. Elle me voit, nu comme un ver, la queue basse pendant entre mes cuisses.

— Bah, et lui ? Tu l'as bien invité pour un plan à trois, non ?

Le bobo s'est levé et cherche du regard un peu partout dans la pièce. Ne me voyant pas et constatant que la pièce est vide, il souffle en lui disant :

— Tu as perdu le sens de la réalité ; trop de plaisir, sûrement... Tu perds la boule !

Elle s'agace, sûre d'elle, se tenant près de moi.

— C'est toi qui perds la tête ! Lui, là, il m'a pris le cul !

Elle me désigne, mais pour lui l'emplacement est vide. Elle tourne alors son postérieur vers lui et écartant les fesses et lui dit :

— Regarde : il m'a défoncée, et je dégouline encore de son sperme.

Intrigué, il observe sans grand intérêt l'anus toujours ouvert de sa compagne.

— En effet, tu es dilatée ; mais c'est sûrement l'excitation de notre premier round.

— Premier round ? demande-t-elle sur un ton malicieux.

Il la saisit par les hanches et la ramène vers le canapé, l'incitant à venir s'asseoir sur ses genoux.

— Ton cul est bien ouvert et me fait envie ; je vais te baiser le cul !

— Humm, quel programme... Et lui, on en fait quoi ? ajoute madame Bobo en désignant l'endroit où je me trouve.

— Il n'y a personne ; mais si tu veux un plan à trois, je vais m'organiser. En attendant, enfile-toi donc ça dans le cul.

Elle, ne comprenant pas pourquoi il m'ignore, reprend le cours de son jeu amoureux et enfile sans difficulté la queue de son homme dans le conduit que j'ai dilaté.

Moi, j'en ai eu assez pour le moment, alors je me mets en quête de mes fringues. Dans la bagarre, je les ai virés dans tous les sens. Problème, je ne les retrouve pas : ils ont purement et simplement disparu. Me voilà bien... Je fais encore une fois le tour de la pièce, mais hormis les vêtements de mon petit couple préféré, pas trace des miens. J'essaie désespérément de me saisir de ceux de monsieur Bobo, mais je ne parviens pas à en attraper : toujours ce foutu problème d'interaction avec le monde réel ! Bon. Bah, me voilà bien... Je quitte la pièce et monte à l'étage pour voir si les filles sont revenues.

Que se passe-t-il ?

Karen dort sagement dans son lit. Je me penche vers son oreille pour la réveiller en douceur.

— Karen, ma belle, réveille toi.

Elle se tourne de l'autre côté en murmurant :

— Pas envie, j'étais en plein rêve érotique...

Dans son mouvement, le drap a glissé au bas du lit et découvert son corps. Elle est quasi nue : elle ne porte que sa culotte de coton bleu. Je la regarde dormir. Je la trouve vraiment jolie : un si beau corps, des courbes harmonieuses, des seins presque parfaits, un visage doux, de longs cheveux soignés, un cul à damner un saint, et... et une jolie trace humide qui forme une auréole sur sa culotte au niveau de son sexe ! La coquine n'est pas seulement dans un rêve : elle en vit un.

Je m'approche doucement, oubliant momentanément mon problème de fringues et lui glisse dans le creux de l'oreille :

— Raconte-moi ton rêve.

Toujours aussi réceptive à mes propositions, elle me murmure :

— Tu dois bien le savoir : c'est toi qui es venu me le suggérer quand je me suis endormie.

Je suis parti depuis ce matin, et je ne lui ai rien dit avant de quitter la chambre. En plus, on avait baisé toute la nuit et je voulais la laisser en paix.

— Ah oui ? Et que t'ai-je suggéré ?

— Tu m'as dit que tu allais vivre à poil avec nous et qu'on baisera tout le temps.

Elle a rêvé : je n'ai pas dit ça, et en plus je ne vois pas comment j'aurais pu l'imaginer. Elle s'est inventé ce rêve toute seule. En même temps, c'était prémonitoire parce que je suis à poil, je n'ose plus quitter l'appartement et j'ai de nouveau envie de baiser.

Je me penche tout contre elle pour entendre ses pensées et éventuellement lui en suggérer... Mais ce que j'entends est des plus explicites : elle pense à moi, ou plus précisément à ma queue qui lui a donné tant de plaisir. Je ne veux pas la décevoir, alors je m'allonge contre elle « en cuillère », mon sexe venant naturellement se loger contre ses fesses. Elle bouge un peu pour en ressentir la dureté, et toujours dans ses songes murmure :

— Enlève ma culotte et caresse-moi...

Comme on dit, on ne fait pas attendre les dames ! Je tire sur le vêtement, le fais glisser jusqu'à ses genoux et avance ma main vers sa vulve juteuse à souhait. Mes doigts se faufilent dans son sexe trempé et je commence à la branler doucement. Elle semble toujours endormie, mais elle se laisse caresser, répondant même par des mouvements de hanches à ma sollicitation manuelle. Je sens sa main venir se saisir de ma queue et commencer, elle aussi, à me branler lentement. C'est divin... Je sens ses doigts sur moi. Dit comme ça, cela semble fort étrange ; mais dois-je rappeler qu'il y a seulement quelques jours on ne pouvait ni me voir ni me toucher, et que je passais allégrement au travers des corps sans que personne ne le remarque ?

Mes doigts s'enfoncent dans son sexe de plus en plus loin et de plus en plus vite ; elle gémit son plaisir d'être ainsi masturbée. Sa main dirige maintenant ma queue vers son cul. Je suis un peu surpris car ne l'ayant pas préparé, la pénétration risque d'être un peu difficile ; mais comme c'est elle qui mène la manœuvre, je la laisse faire. Elle guide ma queue vers l'entrée, et je n'ai qu'à pousser un peu pour m'enfoncer de quelques centimètres. Elle crie !

— Aïe ! Mais t'es con ! Je veux bien que tu m'encules, mais prépare un peu avant !

Son réveil brutal et ses mots me surprennent.

— Mais c'est toi qui...

— Moi ? Moi rien du tout : je dormais tranquillement !

Je ne comprends rien ; c'est bien sa main qui m'a amené là ! Je me redresse sur un coude pour avoir une vue d'ensemble de la scène. En effet, c'est impossible qu'elle m'ait tenu la queue : ses deux mains sont sous sa tête. Voilà que maintenant je perds la tête : je n'ai pas rêvé ses mots, ses gestes, et pourtant elle est en train de me crier dessus !

Je me relève tout à fait. Ma queue, elle, prend le chemin inverse et pique vers le sol.

Comment est-ce possible ? J'ai senti ses doigts qui me guidaient, j'ai entendu ses mots – dans un souffle, certes – mais je ne les ai pas inventés. Karen comprend encore moins ce qui se passe. Elle est furieuse contre moi : cet assaut pendant son sommeil, le réveil brutal... Elle s'assoit dans son lit, me dévisageant et fronçant les sourcils pour marquer son mécontentement. Je quitte la chambre et file me réfugier dans la salle de bain pour m'isoler et réfléchir, non sans au préalable avoir bredouillé quelques excuses à la belle.

Je prends quelques minutes pour réfléchir. D'abord mes fringues qui disparaissent, maintenant des gestes et des mots que j'invente... je ne comprends rien !

Je sors de la salle de bain et passe dans la chambre voisine, celle de Lauréline. Elle dort elle aussi, sûrement, bien sagement allongée dans son lit. L'image doit être jolie, mais je suis venu pour parler ; il me faut la réveiller doucement. Elle est sous son drap, ne laissant apparaître que sa poitrine. Ses jambes repliées soulèvent le tissu.

En m'approchant dans la pénombre, j'entends distinctement sa respiration. Elle est irrégulière, saccadée, légèrement sifflante.

Je m'en inquiète et m'avance près de la jolie blonde pour constater qu'elle ne dort pas mais est en train de se caresser. Elles ont décidément chaud aux fesses, mes petites colocs ! Ses yeux sont clos et elle murmure tout en pressant ses seins.

Je m'avance un peu pour l'écouter.

— Tu me ferais jouir juste avec tes doigts ?

Je suis à un bon mètre de sa couche et je n'y suis pour rien ! Peut-être est-elle aussi dans un rêve.

— Rhoooo, ta langue est divine...

— Mais je n'ai rien fait, je suis debout près du lit !

Elle entrouvre les yeux et, me découvrant, se redresse d'un bond, rejetant le drap vers le pied du lit. Elle se recule contre le mur, le regard apeuré, les cuisses resserrées l'une contre l'autre. Je m'avance et tire sur le tissu pour découvrir qui se cache dans sa couche et jouait ainsi avec elle ; à ma grande surprise, il n'y a personne. Je regarde la jolie blonde, un peu surpris.

— Tu rêvais, ma belle ?

— Non, j'étais éveillée et je croyais que c'était toi.

— Comme tu vois, ce n'était pas moi.

— Ouais...

Je vois le doute dans son regard ; elle aussi fronce les sourcils.

— Puisque je te dis que ce n'est pas moi !

— Ah oui ? Alors pourquoi t'es à poil, la bite au vent ?

— Euh... Justement je venais en parler avec toi. Karen fait la gueule ; ce serait un peu long à t'expliquer.

— J'ai toute la nuit.

— Non, écoute : on m'a piqué mes fringues, j'ai une gaule d'enfer, et j'ai cru que Karen voulait que je lui mette dans le cul.

— Et... ?

— Bah, elle ne voulait pas, et j'ai vraiment plus de vêtements.

Elle réfléchit un moment puis me dit :

— Si ce n'est pas toi qui me léchais, si ce n'est pas toi qui as perdu tes fringues et si ce n'est pas toi qui a enculé Karen...

Je rougis (enfin, je crois) et lui dis :

— Si... J'ai essayé d'enculer Karen, mais pour le reste ce n'est pas moi.

— Donc si ce n'est pas toi... c'est quelqu'un d'autre !

Logique féminine imparable. Basique, mais imparable.

Se posent alors les questions suivantes :

— Comment ? Et qui ?

J'ai posé les questions à haute voix, pour Lauréline, mais surtout pour moi.

J'ai déjà eu toutes les peines du monde à trouver des gens à qui parler, qui me croient et ne fuient pas en courant devant un fantôme (parce que c'est bien ce que je suis) ; alors qui pourrait interagir avec moi sans même que personne ne le voie ? Et surtout, pourquoi il m'emmerde, moi ?

— Parce que je suis comme toi, pauvre nouille !

La voix féminine dans mon dos me fait me retourner d'un bloc.

Face à moi, dans l'angle de la pièce, une femme magnifique, brune, plantureuse, sexy, le regard pétillant de malice me regarde en souriant. Ma surprise et mon silence l'encouragent à poursuivre.

— Je suis moi aussi un fantôme ; je m'amuse avec les vivants depuis de longues années, et c'est en t'observant que j'ai découvert que l'on pouvait avoir des contacts, hum, physiques avec eux. Tu te débrouilles bien, on dirait ! J'avais envie de jouer avec un de mes semblables, pour une fois que j'en trouve un, et aussi pervers que moi !

Je désigne Lauréline qui n'entend que ma voix dans ce dialogue.

— Et elle ? Et Karen ?

— Je commence juste. J'ai joué avec les deux poufs : je peux les toucher, te toucher ; et ça, c'est ma bonne nouvelle. Mais elles ne me voient pas et ne m'entendent pas.

— Et mes fringues ?

Lauréline, me voyant discuter avec l'angle du mur, me lance :

— Putain, t'es flippant, là... Tu parles avec qui ? Un truc encore plus fantôme que toi ?

— Je parle avec une de mes « consœurs ». Je t'expliquerai ; attends.

Puis, me tournant vers la jolie brune toujours appuyée contre le mur :

— Mes fringues ?

— Je vais te les rendre... après.

— Après quoi ?

— Après que tu m'aies bien baisée : j'en crève d'envie depuis des lustres !

— Euh, OK... Mais il y en a beaucoup d'autres comme nous ?

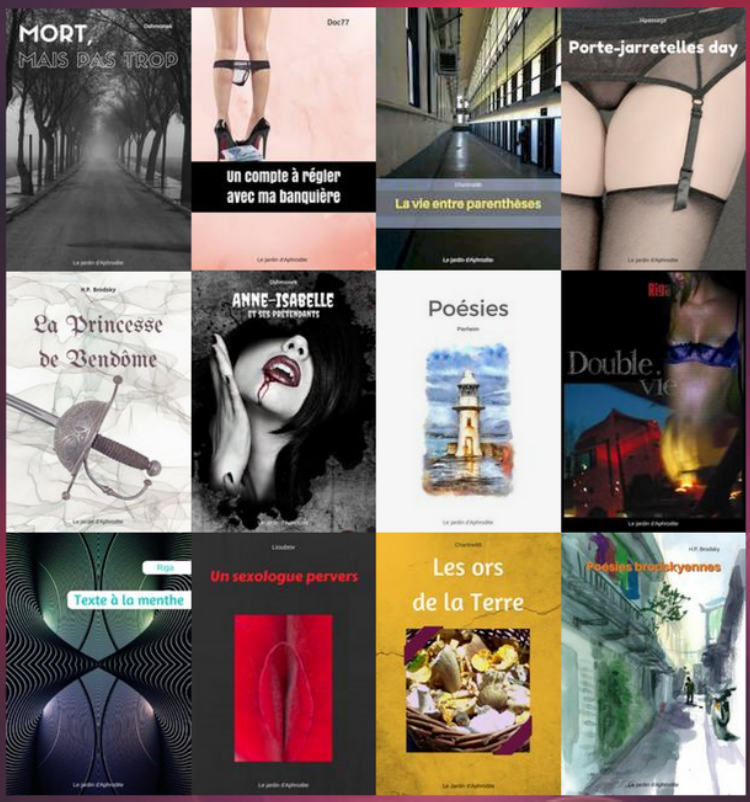
— Je ne sais pas. J'en ai jamais vus, mais maintenant on est au moins deux et on va pouvoir s'amuser, tous les deux et avec quelques vivants...

S'amuser, vraiment ? J'adore cette idée.

Si elle est, comme moi, une reine de l'amour, oui, on va s'amuser !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite